

Flash

2^{ème} Année

Journal des Etudiants du Constantinois

Numéro 10

OU EN SOMMES-NOUS

ET nous voilà au deuxième numéro de la deuxième année. Malgré notre travail de scolaires, nous « tenons le coup ». On nous a toujours dit et on nous dit encore : « Un journal d'étudiants ? On sait ce que c'est... Deux ou

sûr — comme dans toute entreprise « jeune » — c'est le « nerf de la guerre » : l'argent. Aussi nous vous proposons deux moyens pour palier ces carences :
— activer la diffusion de « Flash », lui faire obtenir des abonnements

de nombreux sont étrangers et dans le texte). Mais pour cette bibliothèque, il faut un local.

Nous sommes entrain de former une Association des Etudiants du Constantinois (dont les statuts sont déjà à l'étude). Mais pour se réunir, il faut encore un local.

« Flash » est en train de préparer une représentation théâtrale, qui sera au moins aussi réussie que celle de l'an passé. Là aussi nous accueillons toutes les bonnes volontés. Mais là aussi il nous faut un local, pour les répétitions.

Autres projets en cours de réalisation :

— un thé dansant, vraisemblablement vers Février-Mars.

— projection de films pour les étudiants.

et bien d'autres.

En attendant

EN attendant, il y a beaucoup à faire. Envoyez-nous des articles, des photos, des dessins. Ecrivez-nous souvent, pour nous critiquer, pour nous aider, pour nous dire ce que vous aimeriez, ce que vous n'aimeriez pas. Trouvez-nous des abonnements. Et cherchez un local.

Mais, tonnerre de Zeus, remuez-

Laissons parler les chiffres...

Où vont les bénéfices ?

Il y a toujours eu et il y aura toujours des gens bien intentionnés. On en use avec eux comme des chameaux qu'on trouve dans la soupe : discrètement, on les met sur le bord de l'assiette. Discrètement, ai-je dit. Mais il y a parfois des discrétions qui sont des fautes. Aujourd'hui — une fois n'est pas coutume — nous ferons fi de cette discrétion. Il faut quelquefois mettre les points sur les i.

Une question malheureuse.

Venons-en au fait. Des gens bien intentionnés nous ont souvent (On ! combien souvent !) déclaré : « un journal d'étudiants ? C'est très bien... Mais... où vont les bénéfices ? », le tout avec un petit sourire en coin et un air de dire : « A moi, on ne me la fait pas ! »

Question malheureuse ! Et qui prouve une bien piètre confiance, une bien piètre éducation, et une bien piètre connaissance de la vie étudiante. Où vont les bénéfices ? Mais, nous allons vous le dire.

Laissons parler les chiffres

Nous allons vous donner un rapide aperçu de la balance commerciale de « Flash » pour l'année en cours. Nous vous demandons de nous croire sur parole, même si « cela ne se fait plus » (1).

La composition, l'impression et le papier nous reviennent mensuellement à 23.000 francs net. Or, la vente du journal (800 numéros à 30 francs) nous rapporte 24.000 francs. Donc, déjà, déficit de 2.000 francs chaque mois. Et je n'ai pas encore parlé du prix de revient des photos : la photographie coûte extrêmement cher. Les clichés du précédent numéro nous ont coûté la bagatelle de 7.000 francs. (1). Autant de déficit. Ceux de ce mois-ci nous reviennent à plus de 12.000 francs...

Vous allez nous répondre qu'il y a aussi la publicité. Savez-vous

ce que la publicité nous a apporté l'an passé : 24.000 francs ! pour toute l'année ! Même pas de quoi payer un numéro... (2).

Veillez avoir la bonté d'ajouter tous les faux frais, les timbres pour les expéditions aux abonnés ; pensez que nous ne vendons pas toujours tous les numéros... et vous comprendrez que, au lieu de demander « où vont les bénéfices », on devrait demander « qui comble les déficits ? ».

Que conclure ?

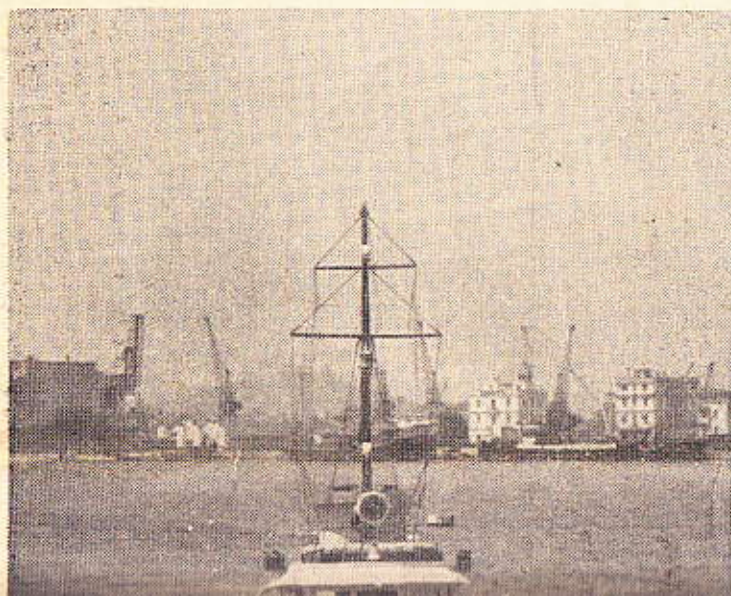
Il est bien entendu que Flash n'est pas une entreprise commerciale, et qu'il ne cherche pas à faire des bénéfices. Il cherche seulement à couvrir ses frais. Si nous y arrivons, nous nous estimerons heureux. Mais si nous n'y arrivons pas... de grâce, ne venez pas nous demander « où vont les bénéfices ». C'est un genre d'ironie que l'on goûte difficilement.

(2) Les chiffres des cartons publicitaires peuvent être vérifiés chez nos annonceurs.

L'ADMINISTRATEUR

SOMMAIRE

DE L'ART... DES TRADITIONS.	page 1 et 2
Jean GIONO	page 4
Jules VALLES	page 4
VOUS PIGEZ... LES PIGEONS (enquête sur le genre policier)	page 4 et 6
CONTACTS	page 2
FLASHES SUR LE MONDE SCOLAIRE	page 5
et notre page d'HUMOUR	page 3





« UN TOUT PETIT REMORQUEUR » (air connu)
Que chacun de nous soit le remorqueur de son voisin. Et que FLASH
soit le remorqueur de tous. Si l'on pouvait réaliser cela, ce serait
peut-être du bon travail...

trois numéros... et puis plouf ! la culbute ! » Ah, les oiseaux de mauvais augure ne manquent pas !

Nous avons réussi jusqu'à maintenant à faire mentir tous ces pronostics pour le moins hâtifs et inconflants. Nous avons même réussi (du moins nous l'a-t-on dit) à nous améliorer. Mais cela ne suffit pas.

Des projets...

DANS notre précédent éditorial, nous laissons entendre que « Flash » avait une foule de projets. En effet, les projets ne manquent pas. Ce qui manque surtout, ce sont les bonnes volontés : des gars confiants et dynamiques, qui accepteraient de nous aider bénévolement, de mettre au service de « Flash », au service des étudiants de Constantine, leur allant, leurs qualités, un peu de leur temps.

Ce qui nous manque aussi, bien

nombreux, qui lui permettraient, sinon de faire des bénéfices (celà, nous nous en moquons), du moins de ne pas faire de dettes.

— « récolter » les bonnes volontés, les faire connaître à « Flash », qui distribuera les tâches. Le travail n'a manqué pas dans tous les domaines.

... Bientôt des réalités.

MAIS quels sont ces projets ? « Flash » s'est proposé un but, entre mille : organiser les loisirs étudiants. Pour ce faire, il a contacté divers organismes, et il est arrêté par un inconvénient majeur : il lui faut un local. Ce local lui servira à la fois de salle de réunion, d'« auditorium », de bibliothèque.

En effet, nous sommes sur le point de « monter » un club de jazz — et il faut à ce club un local.

On nous a proposé de nous céder des centaines de livres (dont

E à faire. Envoyez-nous des articles, des photos, des dessins. Ecrivez-nous souvent, pour nous critiquer, pour nous aider, pour nous dire ce que vous aimeriez, ce que vous n'aimeriez pas. Trouvez-nous des abonnements. Et cherchez un local.

Mais, tonnerre de Zeus, remuez-vous, et remuez tout le monde autour de vous, sans quoi nous n'arriverons à rien.

« FLASH »

de revient des photos : la photo-gravure coûte extrêmement cher. Les clichés du précédent numéro nous ont coûté la bagatelle de 7.000 francs (1). Autant de déficit. Ceux de ce mois-ci nous reviennent à plus de 12.000 francs...

Vous allez nous répondre qu'il y a aussi la publicité. Savez-vous

(1) Tous les chiffres que nous transmettons ici peuvent être vérifiés à l'imprimerie du journal.

VOUS PIGEZ... LES PIGEONS
(enquête sur le genre policier)
page 4 et 6

CONTACTS page 2

FLASHES SUR LE MONDE SCOLAIRE
page 5

...et notre page d'HUMOUR page 3

...etc...

DE L'ART... DES TRADITIONS

NOUS voudrions ici nous élever contre cette fâcheuse tendance qui consiste à regarder l'Enseignement Technique comme l'enfant malade et vicieux de l'Enseignement en général.

Malade par son recrutement, en effet. On peut dire que d'une manière générale, les enfants qui s'orientent vers les Collèges Techniques, Ecoles Nationales Professionnelles et autres, n'y sont pas amenés par leurs qualités, mais par leur manque de réussite dans l'enseignement secondaire classique ou moderne. Mais notre but n'est pas d'épiloguer sur les difficultés de l'orientation de l'enseignement.

Vicieux, comme certains le prétendent, par les traditions qui existent presque à tous les échelons, de-

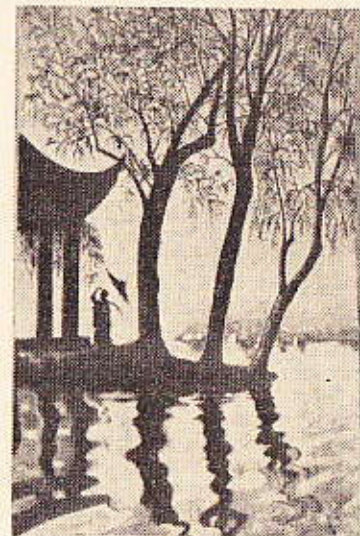
Par MM. Carmier et Félix
anciens élèves de l'E.N.P.
de Dellys

puis les centres d'apprentissage jusqu'aux écoles d'ingénieurs. Ces mêmes gens voient dans les traditions une brimade des aînés envers les jeunes, et uniquement cela. Ces mêmes personnes, questionnées, vous répondent invariablement, lorsqu'elles sont sincères, qu'elles n'ont jamais été dans une « boîte à bizutage ». Chose exceptionnelle, tous ceux qui ont été « bleus » ou « bizuts », « anciens » ou « vieux » sont d'ardents défenseurs de ces traditions qui s'attachent à certaines écoles et restent pour tous ceux qui en ont

goûté l'auréole gracieuse de la vie étudiante.

Mais faisons le point et essayons d'être impartial : les traditions sont-elles ou non partie intégrante de la vie étudiante ?

Voyons-en d'abord les dangers : le jeune, « merveilleuse progéniture », quitte la douillette ambiance familiale pour entrer dans



ce monde sordide, mesquin, qu'est l'internat, entre des aînés impitoyables, qui l'obligent à faire leur lit, à cirer leurs chaussures... La loi du talion est sans pitié : malheur aux mouchards ! ! ! Le maître d'internat (ce pion !...) manifeste une superbe indifférence, et voilà ce malheureux enfant (ex-

A NOS LECTEURS

Ce numéro étant le dernier à paraître avant les fêtes de Noël et du Jour de l'An, FLASH présente dès maintenant à tous ses lecteurs, ses meilleurs vœux et pour le jour de Noël et pour l'année 1956. Que cette année apporte à chacun la réalisation de ses désirs, mais surtout qu'elle apporte la paix à notre pays, la paix dans les esprits, la paix sans laquelle nous ne pouvons rien construire de vraiment valable.

Voilà les vœux de FLASH.

★ SUITE PAGE 2

CONTACTS

En donnant le mot « contacts » comme titre à notre article nous n'avons pas l'intention de parodier celui de l'émission de Robert Salis à Radio Algérie. Nous voulons seulement indiquer à nos lecteurs (et au besoin à nos détracteurs) quelques petits faits qui vont certainement les encourager et les rendre encore plus confiants en leur journal.

Notre journal est en contact permanent avec de très nombreuses villes de France et d'Afrique du Nord.

En effet, nous nous sommes mis en rapport avec plusieurs journaux étudiants de France : Vol d'Essai, de Montpellier ; l'Olympe, du Collège de Saint-Avoid (Moselle) ; la Tribune, de Nice ; Vent d'Ouest, de Brest, et d'autres encore. De l'étranger également, puisque nous recevons l'Escargot Aventuriers d'Égypte.

Nos relations avec tous ces journaux sont extrêmement cordiales, et des échanges de vues et d'idées se pratiquent très couramment.

Du point de vue départemental, nous avons aussi établi des contacts. Plusieurs villes de notre département s'intéressent à Flash, l'achètent et le diffusent. Citons : Bougie, Sétif, Philippeville, Batna. Flash est même diffusé dans d'autres départements algériens, en particulier à Alger et à Tiaret (Oranie).

Nous demandons à tous ces lecteurs lointains de ne pas hésiter à nous envoyer des articles, des photos, des dessins, à nous écrire souvent. Si nous pouvions arriver un jour à réserver une ou deux pages à ces villes de l'extérieur (et nous sommes tout disposés à le faire), ce serait une ambition que nous pourrions nous proposer.

LA LECHE

Ou du bon usage des pupilles gustatives

LA lèche est vieille comme le monde. Des courtisans babyloniens à nos parlementaires en tournée électorale, l'humanité se divise en deux parts : les lêcheurs et les léchés. Plus qu'à coups d'épée, les royaumes se construisent à coups de salive.

Une société sans lèche serait sans saveur : comment choisirait-on ses amis ?

Lécher, marque de pudeur. Accepterions-nous sans déchoir d'écrire au bas des lettres, au lieu de « mes sincères salutations », « ma totale indifférence » ? Au lieu de « mes meilleurs vœux de rétablissement », « que tu crèves au plus vite » ?

Lécher, marque de force de caractère. Savoir braver la réprobation. Savoir mépriser le mépris des autres.

Lécher, marque de charité. Aider le prof, tellement seul devant les élèves. Amorer avec lui la communauté de classe.

Il y a la lèche utilitaire, payée au mètre carré.

Il y a aussi la lèche instinctive, assouvie comme un besoin.

Il y a parfois la lèche sportive, pratiquée comme une compétition et cherchant le record.

Il y a enfin, mais si rarement, hélas ! la lèche artistique, désintéressée exercée comme un genre littéraire, la lèche khâmalaresque du virtuose, qui laisse le liché douter constamment de vos sentiments. Art subtil, aussi peu répandu que l'esprit de finesse.

Après tout, n'avons-nous pas le devoir de former nos professeurs ? En les lèchant, comme des ours.

L'IRREPRESSIBLE

Projet d'affiche

Une fois pour toutes, vous êtes

DE L'ART... DES TRADITIONS...

★ SUITE DE LA PAGE 1

pression des parents) brimé de tous.

Pourtant, à l'âge où l'écolier est si sensible à l'injustice, il arrive à s'adapter très facilement et les brimades ne font que resserrer les liens de ces jeunes qui, bien souvent, vivent ensemble pendant de nombreuses années. Là, devant les traditions, l'esprit de camaraderie s'échaffaude, l'esprit de promotion se développe ; et, sincèrement, cet esprit demeure si vivace en chacun que (nous l'avons vu souvent) il arrive que des anciens s'embrassent fraternellement après de longues années de séparation. Allez donc à une réunion d'anciens d'une même école (nous citerons plusieurs fois Dellys au

grand départ, la « fuite éternelle ». C'est ici que l'on peut juger vraiment de l'esprit de cohésion et de fraternité d'une promotion. Les années passées ensemble ont fait de quelque trente élèves étrangers les uns aux autres, venant parfois des régions les plus diverses d'un pays, un bloc compact où chacun, — contrairement à ce qui se pratique dans les autres établissements secondaires — éprouve les primes et les joies de ses camarades. Pour ce père cent, « on » veut faire quelque chose de bien, d'original, quelque chose qui marque, « on » veut que ceux qui assistent à cette fête disent : « C'est vraiment une bonne promotion ». (Et les spectateurs répètent ces mêmes mots tous les ans. N'est-ce pas un atout sérieux pour

légers systèmes d'éclairage, etc... croyez-vous que, s'il n'existait pas ce désir de faire survivre les traditions, l'élève agirait ainsi ? Son école ne serait alors qu'un passage dans la vie, passage qui ne lui laisserait aucun souvenir durable.

Pourtant l'« ancien » qui prépare son « père cent » est passé par ces « mauvais traitements » que sont les brimades ; mais il se rend compte de leur utilité ; et si bien souvent il a souhaité voir son ancien au diable il le remercie des résultats que cela a donné.

Les traditions n'ont pas fait de ces individus de simples camarades de collège, mais des amis, de grands amis. Le « père cent » est donc le point final d'une scolarité



cours de cet article : que les lecteurs excusent ici un accès de fierté un peu justifié) : des personnes d'une même profession et pourtant de rangs différents discutent joyeusement de ces heures qu'elles ont passées ensemble. Voilà où est la véritable tradition, l'amitié dans une promotion.

Voici maintenant un exemple

l'école qui a formé ces jeunes ?).

Pour en revenir à notre « père cent », le potache mettra en œuvre toutes les ressources de son imagination : goût artistique, esprit d'initiative, et surtout esprit de réalisation. Les photographies que vous voyez ci-contre sont les clichés de tableaux réalisés par un groupe de jeunes gens qui ont

té marquante, mais quelle belle fin ! Lors de la cérémonie traditionnelle de l'enterrement du « père cent », qui symbolise l'achèvement du centième jour avant la « fuite éternelle », tout le monde chante, puisque c'est la fête, mais aussi tous les cœurs sont tristes, car on pense qu'il faudra bientôt se quitter. Et ce n'est rien encore à côté des pleurs du dernier

Les lecteurs lointains de ne pas hésiter à nous envoyer des articles, des photos, des dessins, à nous écrire souvent. Si nous pouvions arriver un jour à réserver une ou deux pages à ces villes de l'extérieur (et nous sommes tout disposés à le faire), ce serait une expérience vraiment formidable, peut-être unique en France, en tout cas certainement unique en Algérie.

Et cela prouverait une fois de plus ce que Flash a toujours avancé : que tous ensemble, nous pouvons faire beaucoup et très bien.

« FLASH »

L'IRREPRESSIBLE

Projet d'affiche

Une fois pour toutes, vous êtes prévenus qu'un khânnar, khânnule, c'est-à-dire insolite, et que l'auteur ne croit pas à ce qu'il dit. Connaissant l'épaisseur de votre couenne, il essaie de vous faire réagir en vous blaguant. Si vous comprenez, faites votre profit des allusions utilisées. Si vous ne comprenez pas, votre cas est désespéré : tapez-vous le derrière par terre et attendez la mort. Mais serebleu, du calme !

Les autres, comme des ours, fient un peu justifié : des personnes d'une même profession et pourtant de rangs différents discutent joyeusement de ces heures qu'elles ont passées ensemble. Voilà où est la véritable tradition, l'amitié dans une promotion.

Voici maintenant un exemple concret qui prouvera, bien plus que toute une dissertation, la nécessité de ce que l'on baptise souvent à tort le « régime de brimades ».

LE PÈRE CENT

La plus belle des traditions est le déroulement du père cent qui, comme son nom l'indique se déroule cent jours avant le

Pour en revenir à notre « père cent », le potache mettra en œuvre toutes les ressources de son imagination : goût artistique, esprit d'initiative, et surtout esprit de réalisation. Les photographies que vous voyez ci-contre sont les clichés de tableaux réalisés par un groupe de jeunes gens qui ont sacrifié des dimanches entiers pour mener à bien l'exécution de leur œuvre. Le plus grand de ces tableaux, mesurant cinq mètres sur deux mètres quatre vingt, (construction de la muraille de Chine) l'autre un mètre cinquante sur trois mètres (exécutés par la promotion 1951-1955 de l'ENP. Dellys). Or, pour décorer correctement une salle, il faut un minimum de dix tableaux, sans oublier les dif-

férents de la cérémonie traditionnelle de l'enterrement du « père cent », qui symbolise l'achèvement du centième jour avant la « fuite éternelle », tout le monde chante, puisque c'est la fête, mais aussi tous les cœurs sont tristes, car on pense qu'il faudra bientôt se quitter. Et ce n'est rien encore à côté des pleurs du dernier jour, car ces gars de vingt ans oublient alors toute fierté et leur naturel s'épanche librement.

Vous voyez donc que les traditions, loin de replier l'élève sur lui-même, ont au contraire forgé son esprit au point de lui donner un sens très aigu de l'amitié pour ses camarades, et de l'amour pour sa promotion et son école.

F. et C.

Le cinéma... Le cinéma... Le cinéma... Le cinéma... Le cinéma... Le cinéma... Le cinéma... Le cinéma...

Au Ciné-Club...

Barbe Bleue

Le Ciné-Club constantinois a donné le dimanche 4 décembre « Barbe Bleue ».

Ce film, plaisant de bout en bout, fut, quoi qu'on en pense, une parodie du conte de Charles Perrault.

Barbe Bleue n'est plus ce redoutable personnage qui tue ses femmes, il se fait passer pour tel seulement. Ses femmes sont enfermées dans un appartement secret du château. Sa barbe n'est pas véritablement bleue : il la teint. Sa superbe n'est pas feinte. En réalité, c'est un homme faible, sans caractère, qui se laisse mener par son âme damnée, le majordome. Et il accepte tout pour garder sa réputation de tueur.

Pierre Brasseur, par ses jeux de physionomie, par sa voix, ses attitudes, a fait une fois de plus montre de son immense talent. Si, lorsqu'il crie, il redevient ce personnage terrible qui fait peur aux enfants, ses hésitations répétées le transforment en homme sans volonté, en homme de force, mais non d'action.

Cécile Aubry est une délicieuse enfant espiègle, et non cette jeu-

ne fille languissante et éplorée qui s'écriait : « Anne, ma sœur Anne, ne vois-tu rien venir ? »

Christian Jacques a réalisé là un excellent film ; mais meilleur encore est le contraste qu'on observe entre Pierre Brasseur et Cécile Aubry : lui, allures de maître, tonitruant, vociférant ; elle, menue, désolée, et le menant pourtant où elle veut. Les dialogues d'Henri Jeanson contribuent encore à renforcer cette atmosphère plaisante.

Les autres acteurs (dont Jean Debucourt) ne méritent pas à côté de Brasseur et d'Aubry. Chacun tient son rôle avec un rare bonheur.

Impressions de Voyage

Au même programme figurait un documentaire merveilleux : « Impressions de voyage », dont je voudrais dire un mot aussi.

C'est une petite miniature qui nous montre les endroits les plus pittoresques, les tableaux les plus riches en couleurs et en curiosités de la Côte d'Azur, de l'Italie, de la Suisse. Le plus remarquable encore était peut-être l'accord « parfait » de la musique et des paysages. « La mer », de Charles

Trénet, le long de la Côte d'Azur et de la Riviera ; des tyroliennes pour la montagne ; la Fugue de J. S. Bach dans une petite église italienne ; avec le Saint-Gothard, « Une nuit sur le Mont Chauve », de Moussorgsky ; et, au crépuscule, près du Lac de Côme, la « Sérénade » de Schubert.

En un mot, un documentaire ravissant, pour les yeux et pour l'oreille. Nous nous devons de féliciter le Ciné-Club pour son magnifique travail, et pour la sûreté de son goût dans le choix des bandes.

GEHESE

Les hommes en blanc

Pour faire un bon médecin de campagne, il faut tout une vie d'homme. Cette phrase que prononce le vieux médecin de campagne des « Hommes en blanc » comporte tout un enseignement que les jeunes qui se destinent à cette carrière doivent méditer.

Le jeune héros de l'histoire illustre l'étudiant en médecine qui, tout d'abord, se sent esclave du métier qu'il a choisi, et qui, ensuite, au contact des malades et d'un vieux médecin de campagne, découvre ce qu'est véritablement

la médecine : une vocation, qui, en tant que telle, exige de nombreux renoncements et un grand dévouement.

Jean Nirak, c'est ce jeune interne des hôpitaux qui se montre, à l'égard de ceux qui l'entourent, orgueilleux et autoritaire. Il ne comprend pas qu'un médecin est autre chose qu'une machine à dicter des remèdes et à manier le bistouri. C'est ainsi qu'au moment où une grave opération est en cours, il déclare froidement à l'un de ses camarades qu'il n'aimerait pas se trouver dans la peau du chirurgien ; et l'autre, plus humain, de lui répondre que c'est dans la peau du malade qu'il aurait le plus à craindre. Une autre fois, Nirak s'occupe de ses consultations, et, lorsque l'infirmière vient lui annoncer qu'il y a encore une dame et deux autres malades, il répond, impatient : « Eh bien, quoi ! la jeune femme et les deux autres, cela fait toujours trois malades ! »

Pourtant, à la suite de plusieurs têtes à tête avec une jeune étudiante en médecine, et ébranlé par l'ambiance dans laquelle il a vécu et dont il a subi incons-

ciemment l'emprise, il décide, pour y voir clair, d'exercer son métier à la campagne pendant une semaine. Il va se produire chez Jean Nirak une transformation totale : un véritable rencontre entre l'homme et son métier à lieu. Sa vie et son métier ne peuvent faire deux comme il l'a si souvent pensé. De plus, ce n'est plus un malade, un client qu'il a devant lui lors des consultations, mais un homme, pour qui, avec qui il doit résister aux assauts de la nature. Et cette révélation, il la doit en partie au vieux médecin de campagne qui, lui, avait eu le temps de se rendre compte du prix de cette lutte.

« Combien de temps faut-il pour faire un bon médecin de campagne », avait un jour demandé le jeune médecin à son aîné. « Pour faire un bon médecin de campagne », il faut tout une vie d'homme.

Cette vérité, c'est à nous de la voir dans toute carrière. N'est-ce pas seulement le jour de sa mort qu'un homme peut espérer s'être pleinement réalisé.

LUC THIERY

Loi n° 49.955 du 16 Juillet 1949 sur les publications destinées à la jeunesse.

Dépôt légal : dès parution

Directeur général : Jacques RIVA

Imp. Domremont. — Constantine

Chronique picturale

ON repeint le lycée. Les pin-
ceaux vont bon train. Tout
le monde le sait. Les élèves,
bien sûr, mais aussi les étrangers
au lycée qui suivent pas à pas (si
l'on peut dire) le déroulement des
travaux. Comment ? Mais sur les
lycéens, parbleu. Oh, les affiches
ne manquent pas, qui, en termes
courtois, rappellent à la prudence
les usagers du lycée. « Prenez gar-
de à la peinture ! Elle coûte cher !
Ne l'abîmez pas ! Merci ! » Mais
vous savez ce que c'est : le pre-
mier jour on fait attention, et
après... Et puis, être toujours sur
ses gardes, ça fatigue les nerfs.

C'est comme ça que tout le mon-
de s'en colle un peu partout avec
un plaisir rare. Parce qu'il faut
vous dire que chez nous, on ne
pleure pas la marchandise. Ça n'est
pas comme ces entreprises de pein-
ture qui mettent une vague mastie
coloré (et puis si on l'enlève, tant
pis !). Au lycée, c'est du sérieux. Il
faut qu'il y en ait pour tout le mon-
de, et de toutes les couleurs.

Si la peinture est enlevée chaque
jour par quelques vestes et quel-
ques pantalons fantaisistes, on en
remet chaque nuit. C'est un peu
comme l'éclopie quand elle se
mettait au tricot...

Le plus marrant, c'est les com-
mentaires des parents qui viennent
attendre leur rejeton à la sortie,

— « Tiens ! les peintures beiges
doivent être sèches. Voilà deux
jours qu'Anatole ne s'en est pas
mis ».

— « Je trouve le jaune un peu
clair. J'ai l'impression que ce sera
salissant »...

— « On a dû commencer les
peintures blanches. Le fond de cu-
lotte d'Aristide était de neige à mi-
di ».

— « Et le mien, ce chérubin, si
vous saviez avec quel goût il dispose
ses couleurs. Et son pantalon, une
vraie merveille ! Bon, toujours dit

IL ME PLAÎT CE GARÇON-LÀ

Je le regarde avec admira-
tion : c'est qu'il est beau. Cer-
tains disent — mais ce sont des
jaloux — qu'il est fait tout en
os..., ou qu'on ne lui voit que
les os...

Il est vrai qu'on lui voit les
côtes... mais si peu. En tout
cas, il a de jolies dents, ça,
c'est indiscutable. Même qu'il
les tient toujours en avant,
pour mieux vous les montrer.

Et puis alors il est poli, bien
éduqué et tout et tout. Je l'ai
vu, moi qui vous parle, assis-
ter à tous les cours de Scien-
ces Naturelles sans dire un mot,
sans bouger le petit doigt, ni
même le petit orteil. Et pour-
tant, comme il est placé, il
pourrait le faire, car on ne le
verrait pas. Un vrai modèle.

Question de l'observation du
règlement, on ne peut pas trou-
ver mieux... Il était là quand
on a lu la dernière circulaire
interdisant de fumer dans l'en-
ceinte du lycée. Eh bien il ne
fume plus. Avant il acceptait
de garder une cigarette entre
les dents pendant des heures
mais maintenant, c'est fini,
pour tout de bon.

Et après, on se permettra de
le critiquer. Il y en a qui vous
le dévisage effrontément, com-
me s'il n'avait que ça à fai-
re : le regarder. Mais lui ne
bronche pas. Il n'est pas vindi-
catif pour deux sous. Il est mê-

me plutôt du genre père tran-
quille. Je suis sûr qu'il fera un
bon père de famille et qu'il ne
passera pas son temps à battre
ses enfants : il lui arrive par-
fois de lever le bras, mais il
le rabaisse aussitôt, d'un mou-
vement vif, car il se rend compte
que ça ne mène à rien, la
bagarre.

Puisque je vous dis qu'il a
toutes les qualités.

Et... l'autre jour, je crois qu'il

m'a regardé. Oui, il avait la
tête tournée vers moi, et il me
souriait de toutes ses dents. Il
était magnifique, comme ça.

Et encore, en ce moment, il
est plutôt dévêtu. Mais pour
la Noël, il est possible que nous
lui achetions un beau « smo-
king ».

Et alors, vous verrez si, « sur
son trente et un », il n'est pas
joli garçon, Arthur, le squelet-
te du Lycée.



Quelques histoires...

racontées par J. Lalandre

JE m'approchais un jour d'un
pêcheur qui paraissait très ab-
sorbé. Je n'avais par expérience
que cet endroit était depuis long-
temps dépeuplé par les « animaux à
sang froid ».

— « Alors, mon brave, ça mord ? »
(C'est idiot comme question, mais
il faut bien dire quelque chose !)

La symphonie éternelle

Premier mouvement
Allegretto vivace

4 heures 30. Il fait les cent pas
devant la porte. Il essaie
de ne regarder sa montre
que toutes les 40 secondes. Ah !
tout semble aller beaucoup mieux.
Il fait le tour par le théâtre... et

Au violon : LE DELINQUANT
Compositeur : Imp. DAMREMONT
Au pupitre : L' A U T E U R

ça ». (Là, il reçoit un choc. C'est
la troisième fois qu'elle lui a dit
la même chose).

POÉSIE ET PUBLICITÉ

LA publicité est de tous les
pays... de tous les temps...
Depuis que le monde est mon-
de, les hommes ont voulu cher-
cher à se lier, à correspondre en-
tre eux par quelques choses... et
c'est ainsi qu'au cours des siècles
est né le journal... puis la récla-
me, la publicité. C'est à qui cher-
chera les slogans les plus habi-
les et souvent les plus poétiques...
jugez en d'après ces formules, re-
levées dans un pays d'orient :

Sur un panneau réclame d'une
maison de nouveautés on peut li-
re : « Entrez, nos employés sont
aimables comme un père qui
cherche à caser ses filles ».

Un dentiste annonce : « Quand
nous vous arrachons une dent,
vous éprouvez le même plaisir
qu'en dégustant une crème à la
vanille ».

L'enseigne d'un salon de thé
porte ces mots « vous serez tou-
jours reçus comme un rayon de
soleil après une journée de pluie ».

Un fleuriste promet « mes fleurs
sont aussi fraîches que l'âme d'une
jeune fille ». Un papetier déclare
que « son papier est solide comme
une peau d'éléphant ». Un mar-
chant de pâtes alimentaires an-
nonce sur un prospectus « mes
marchandises sont expédiées à
leurs destinataires avec la rapi-
dité d'un obus ».

Si les clients hésitent après ça !

Lui, il aime bien rencontrer un
de ses professeurs. Il se montre
alors très poli, le professeur aus-
si. Ça la fait rire. Ça le fait rire,
lui, quand elle en aperçoit un.
« Elles ont de ces frousses » !!

Oui mais le temps passe et nous
sommes déjà en haut de la rue

clair. J'ai l'impression que ce sera salissant »...

— « On a dû commencer les peintures blanches. Le fond de culotte d'Aristide était de neige à midi ».

— « Et le mien, ce chérubin, si vous saviez avec quel goût il dispose ses couleurs. Et son pantalon, une vraie palette ! J'avais toujours dit qu'on en ferait un artiste !

... Sans parler des enfants qui en entendent « de toutes les couleurs » en rentrant à la maison...

Il faut reconnaître que c'est un plaisir d'emporter un peu de peinture quand on sait qu'on n'en privera pas les copains, et qu'on aura sa ration de lendemain.

« donnez-nous notre peinture quotidienne »...

Les mieux lotis sont les potaches (les hommes en blancs, comme on les appelle). Ce blanc léger et vaporeux sur le noir de leurs tabliers, c'est d'un chic ! On dirait des rayons de soleil jouant à travers un voile de deuil.

Ceux qui ne pleurent pas de la situation, ce sont les droguistes. Vous pensez, à six cents francs le litre de benzine ! (C6 H6 pour les gens bien) « Excellent solvant le benzène dissout l'iode, le soufre, les résines, le caoutchouc »... et les peintures. A quand la séance de T.P. sur les « applications du benzène dans le nettoyage des vêtements » ?

Un de mes amis est camelot (ça fait un peu puritain de dire ça, mais tant pis). Je lui ai proposé de venir s'installer à la porte du lycée pour vendre des produits détachants. Il m'a regardé d'un air... détaché... Je n'ai pas insisté.

Entre parenthèses, l'un des avantages des travaux actuels, c'est que, quelque tour de force qu'on puisse faire, on en sort blanchi.

On dira ce qu'on voudra, mais plus que jamais, un séjour dans un lycée, ça marque son homme.

FABRICE

JE m'approchais un jour d'un pêcheur qui paraissait très absorbé. Je n'avais par expérience que cet endroit était depuis longtemps dépeuplé par les « animaux à sang froid ».

— « Alors, mon brave, ça mord ? » (C'est idiot comme question, mais il faut bien dire quelque chose !)

Je n'obtiens qu'un « oui » bourru.

— « Et... Dites-moi, Monsieur, qu'est-ce que vous pêchez ? »

Il se retourne, avec un air qui veut dire : « Au diable ce gêneur ! », et me répond : « Je pêche mes illusions ».

— « Vos illusions ? »

— « Et oui, mon petit ami, parce que, mes illusions, elles sont de (s) truites ».

ET voici deux petits mots d'enfants, qui, je l'espère, vous feront au moins sourire.

Nous sommes à table. Bébé (quatre ans) regarde avec attention son potage, depuis un bon moment : les pâtes représentent les lettres de l'alphabet.

Tout à coup il dit : « Dis papa, on ne peut pas mettre d'« i » dans cet alphabet ». — « Pourquoi, mon fils ? » — « Parce que le point tomberait dans le bouillon ».

— Le soir tombe. Maman tricote, bébé s'amuse à taquiner sa mère, qui finit par lui dire : « Allons, tu m'ennuies ! Tu ne vois pas que tu me fais perdre les mailles ? ».

Bébé s'éloigne, et revient un moment après avec une boîte d'allumettes. Il en allume une, se met à quatre pattes, et éclaire le sol.

— « Eh bien, que fais-tu ? »

— « Oh rien, maman. Je cherche simplement les mailles que tu as perdues ».

ELLS sont bêtes, n'est-ce pas ? Eh bien je tâcherai de faire mieux la prochaine fois. Mais auparavant, je voudrais mettre à l'épreuve votre perspicacité. Essayez de deviner comment l'un de mes frères a écrit le mot « fusil » dans une dictée.

Réponse :
Il l'a écrit correctement.

Premier mouvement

Allegretto vivace

4 heures 20. Il fait les cent pas devant la porte. Il essaie de ne regarder sa montre que toutes les 40 secondes. Ah ! tout semble aller beaucoup mieux... Il fait le tour par le théâtre... et la rencontre avant le passage clouté, comme s'il venait de la rue Caraman.

« Bonjour mademoiselle. Je descends, vous ne pouvez pas... ? (Il faut éluder le « hasard », le « bon vent », la « coïncidence ». Ça ne vaut rien dans la conversation).

— Mais oui... » (elle redescend sans difficulté. Je commence la liste, se dit-il, ou bien je reste coi).

Alors commence le problème de la conversation. Avec les filles, on ne peut guère parler du satellite artificiel ni la ligne X Y Z de Dior. Les plaisanteries sont toujours bizarrement accueillies. Donc, puisque les filles sont toujours d'accord sur n'importe quel sujet, et que la discussion naît uniquement du désaccord entre les interlocuteurs, il va essayer de la tourner tout à son profit.

— « Vous habitez au début de Bellevue, je crois (fruit de sa petite enquête fortuite). Vous ne voulez pas faire le tour par...

— Ah non. Pas de ça. Il faut que je sois exacte pour le retour.

— (Bien, bien, j'ai compris. On va essayer de la plaindre). Vous avez des parents sévères. N'est-ce pas ? Trop sévères. C'est ridicule. Ça ne mène à rien, (n'exagérons pas. Elle va peut-être les défendre. Mais ça marche toujours ce truc).

A ce moment, la conversation est à l'article de la mort. Margaret et Townsend ? ou le film du Casino ? Non. Finalement, c'est :

— « Pourquoi baissez-vous les yeux en marchant ? Vous faites de la géologie ? » Ricanement... (Il sait bien qu'il ricane, mais impossible de s'en empêcher).

— Non. Je fais toujours comme

Au violon : LE DELINQUANT

Compositeur : Imp. DAMREMONT

Au pupitre : L' A U T E U R

ça ». (Là, il reçoit un choc. C'est la troisième fois qu'elle lui a dit la même chose).

POUR le moment, il serait moins gêné d'accueillir le Président de la République, ou d'entrer à l'Académie, que de continuer une conversation si laconique et réticente d'une part, et qui, d'autre part, devient d'autant plus difficile qu'il s'est aperçu qu'elle n'était pas intelligente, et que rien n'est plus délicat que d'être brillant causeur avec une femme peu intelligente.

Mais voilà un copain qui va croiser. Lui n'a jamais su à l'avance si un copain rencontré dans une telle occasion va se fendre la gueule jusqu'à la carotide, s'il va passer avec ce cordial « salut » qui ne s'échange que dans les grandes occasions, ou s'il va l'ignorer en détournant la tête. Celui-là ne fait rien de tout cela : il se retourne en se grattant le crâne. Idiot !

Lui, il aime bien rencontrer un de ses professeurs. Il se montre alors très poli, le professeur aussi. Ça la fait rire. Ça le fait rire, lui, quand elle en aperçoit un. « Elles ont de ces frousses » !!

Oui mais le temps passe et nous sommes déjà en haut de la rue Rohault de Fleury. Il va falloir la prendre par le bras. La première fois, pour lui, c'est toujours une corvée. Et quelle dose de volonté, quoi qu'il en dise ! Il a une tactique d'ailleurs. Celle de se mettre à parler vite et étourdiment, et de lui prendre ainsi le bras sans que « l'ambiance » en soit changée. — « Etre insensible, mais tangible ». (la devise du moment).

— « Oh ! Bellevue est un quartier de bourgeois, de gens renfermés, de rues désertes, de beautés cachées (...), de silence d'hôpital et de régime conservateur. Moi, j'habite au centre de gravité de la ville. Je domine l'activité je suis toujours et immédiatement au courant de faits qui n'intéressent que le centre d'une ville. Je suis

(SUITE EN PAGE SIX)



UNE SOUCOUPE VOLANTE !!

Flash se cherche des amis... et il en trouve

Jean GIONO

ou LE CHANT DU MONDE

« Le chant du monde », c'est le chant de l'homme qui se mêle à celui de la nature... On y retrouve toutes les voix : hommes, bêtes, plantes, orages, sources et fleuves ; tous les accents, de la douleur à l'angoisse, de la plainte à la joie... Enfin, toute l'âme du monde.

Toutes les pages semblent emportées par une sorte de fatalisme des hommes vis-à-vis des forces de la nature. Elle laissent, toutes, cette personnification des éléments, qui fait que le fleuve, présent à chaque page, est l'âme même du livre.

C'est Giono qui fait mugir la forêt, qui dresse et sculpte la montagne. Ces fleuves, ces arbres qui palpitent, sont les véritables personnages de Giono. Il les fait vivre, par une poésie âpre, vigoureuse, par un style dépouillé, riche cependant par les mots. Tout vit, tout tremble, tout frissonne sous sa plume — et toute l'architecture, tout l'accent angoissé du « Chant du monde » ébranle.

J'ai lu et relu ce livre pour qu'il pénètre en moi, comme une poésie, comme une musique, qui monte de la terre, hésite... et s'évanouit...

C. C.



L'une de nos rédactrices de Flash a écrit à Jean Giono pour lui poser quelques questions. Elle a d'ailleurs joint quelques exemplaires de notre

une sorte de fatalisme des hommes vis-à-vis des forces de la nature. Elle laissent, toutes, cette personnification des éléments, qui fait que le fleuve, présent à chaque page, est l'âme même du livre.

2) En quelle occasion j'ai pensé au « Chant du monde » ? — Le mot « occasion » est impropre. J'ai eu envie de raconter l'histoire que j'ai intitulée le « Chant du Monde », et je l'ai racontée.

3) Ce que je pense de la critique ? — Rien. Je ne lis que les critiques qui me sont adressées par les critiques eux-mêmes (c'est-à-dire une sur cent). Je ne suis pas abonné à l'Argus.

4) Si je n'ai jamais pensé à écrire des poèmes ? — Si, mais c'est trop difficile. Et j'aime tellement écrire en prose !

5) Ce que je pense de la poésie ? — Qu'elle est difficile. Qu'elle ne souffre pas la médiocratie.

6) Ce que je pense de Flash ? — Que c'est un admirable passe temps (1). Admirable tant que vous ne vous prenez pas au

L'un de nos meilleurs écrivains, l'un des plus mal connus...

Jules VALLÈS

(1832-1885)

« CHAT DE GOUTTIÈRES »

Une enquête de Jack DESBOURDES

PAS assez de place dans les littératures ou dans les anthologies pour Jules Vallès, plus homme du XX^e siècle que du XIX^e siècle ! Suivons sa vie dans sa trilogie « Jacques Vingtras » (L'Enfant, le Bachelier, l'Insurgé), qui est presque exactement l'histoire de sa sacrée existence.

Il naît en Auvergne. Son père est misérablement professeur de sixième au Collège Royal de Nantes (où Jules Vallès redoublera sa troisième). A seize ans, Vallès prend déjà part à l'agitation révolutionnaire de Nantes, en 1848.

Tenez-vous bien, il réclame, dans un club de Jeunesse Républicaine, l'abolition du Baccalauréat et la « liberté absolue de l'enfance » ! Pourquoi cela ? Lui qui remporte les premiers prix (pour faire « avancer » son

— La dédicace du bachelier :
A Ceux
qui, nourris de grec et de latin,
sont morts de faim,
je dédie ce livre.

J. V.

père...), a le profond dégoût des études... et le profond ennui de sa famille. Sa mère n'a cessé de le ridiculiser, son père de l'humilier. Il l'humiliera longtemps.

A 18 ans, Jules Vallès a goûté de Paris (un an dans une pension — année gâchée pour la philo, mais pas pour la politique !). Un savant lui souffle en héritage qu'il y a une huitième faculté de l'âme — c'est ainsi que Jules échoue au baccalauréat.

De retour à Paris, il manifeste, pour un oui, pour un non. Il est bohème, sans le sou. Il est vert de faim. Les 2, 3, 4 Décembre, il essaie vainement de résister contre le coup d'état de L. Bonaparte. Apprenant tout cela, son père, terrorisé, a peur que son fils ne le fasse destituer : il le fait enfermer dans un asile d'aliénés à Nantes. Les camarades de Jules font peur à ses parents et on le libère trois mois après.

VINGT ANS. Jules Vallès complète, pistolet en poche, contre l'Empereur n° 2. Il est arrêté, condamné, enfermé deux mois. Violentes querelles familiales.

Retour de Jules à Paris pour « faire son droit ». Il rompt avec son père, mais il est

LE LYCEE

— (Son voisin est un fils de Préfet qu'il faut ménager, même quand il chahute : le père est

chemin dans la vie et les « lumières » se suicider, le ventre vide, dans la Seine).

On le saisit beaucoup, on le condamne : d'abord à une amende, ensuite à deux mois de prison. Jules Vallès fonde des journaux (le Peuple, le Réfractaire). En 1869, il est « Candidat de la Misère » aux élections législatives.

EN 70, c'est la chute de l'Empire. Il y joue un rôle très actif et très populaire. Il est maire de La Villette pendant l'insurrection. En janvier 71, il écrit avec ses amis la célèbre « Attache Rouge ». Mais les Prussiens sont à Paris. Jules Vallès, caché, fonde le fameux « Cri du Peuple » qui est suspendu par un général. Qu'importe ? Il fonde le « Drapeau ». La veille de la révolution communaliste le « Cri du Peuple » reparait. Jules Vallès est

— La dédicace de son livre « L'Enfant » :
A tous ceux
qui crèveront d'ennui au collège, ou qu'on fit
pleurer dans la famille, qui pendant leur en-
fance furent tyrannisés par leurs maîtres ou
rossés par leurs parents,
je dédie ce livre.

J. V.

élu membre de la Commune, jusqu'à la semaine sanglante où on le voit sur la barricade géante de la rue de Belleville. La résistance s'effondre. Il se cache. Il est condamné à mort par contumace. En 1877, Jules Vallès revient en tapinois dans la presse. « Jacques Vingtras » paraît en feuilleton sous un pseudonyme.

Jusqu'en 1880, il écrit. Puis il est amnistié. Il fonde le « Cri du Peuple » (!). Il publie beaucoup. Il a cinquante deux ans. Il meurt, et son exécuteur testamentaire est Hector Malot. Funérailles imposantes et tumultueuses.

EN 1914, dans une cérémonie au Père Lachaise, discours de Courteline, de Georges Lecomte...

En 1941, c'est la revanche : Gaston Gillo soutient deux thèses sur Jules Vallès devant M. Daniel Mornet, président des deux jurys, et MM. Jean Pommier et Maurice Levaillant.

L'une de nos rédactrices de Flash a écrit à Jean Giono pour lui poser quelques questions. Elle a d'ailleurs joint quelques exemplaires de notre journal pour que Giono puisse en juger et nous donner son avis. Ce grand écrivain n'a pas dédaigné cette lettre ni ces questions. Il a su y répondre avec toute sa cordialité et sa bonhomie coutumière. Il a même joint à sa lettre une photographie dédiée.

Nous sommes heureux de publier cette réponse. Nous la reproduisons intégralement, fidèlement, sans oser en changer un iota.

☆☆☆

Chère Mademoiselle,

Votre lettre me touche beaucoup. Votre journal est fort intéressant. Vous me demandez :

1) Si j'ai d'autres projets de romans ? — Mais bien sûr. Je termine actuellement « Le Bonheur fou », la suite du « Hussard sur le toit ». Et, en règle générale, il y a des projets de romans chez un romancier comme il y a

6) Ce que je pense de Flash ? — Que c'est un admirable passe temps (1). Admirable tant que vous ne vous prendrez pas au sérieux.

Toute ma sympathie
Jean GIONO

☆☆☆

Que Jean Giono se rassure. Nous essaierons de ne jamais nous prendre au sérieux, du moins au sens où il l'entend.

Mais nous sommes vraiment heureux de constater que tous les écrivains français ne sont pas ces êtres intouchables, ces « ours méprisants » que la critique a bien voulu en faire, puisqu'ils savent parfois parler avec simplicité et cordialité, même à un tout petit « canard » étudiant et provincial (combien provincial... !)

(1) Le mot « admirable » est souligné dans la lettre.

VINGT ANS. Jules Vallès complète, pistolet en poche, contre l'Empereur n° 2. Il est arrêté, condamné, enfermé deux mois. Violentes querelles familiales.

Retour de Jules à Paris pour « faire son droit ». Il rompt avec son père, mais il est

LE LYCEE

— (Son voisin est un fils de Préfet qu'il faut ménager, même quand il chahute : le père est professeur de 7^{me} dans cette classe)

« Pour se mettre à l'aise, mon père feignait de croire que j'étais le coupable, quand il savait très bien que c'était l'autre.

Je n'en voulais pas à mon père, ma foi non ! Je croyais, je sentais que ma part lui était utile pour son commerce, son genre d'exercice, sa situation. Et j'offrais ma peau. Vas-y, papa ! »

plus miséreux que jamais. Il se bat en duel. Pourtant quand il apprend la mort de son père, il a une profonde douleur.

Il commence à publier — anonyme —. Il écrit des articles dans le « Figaro ». Il devient célèbre chez les « blouses ». Mais, oh stupéur ! il se fait « pion » au lycée de Caen et prépare une licence ès lettres, lui qui veut brûler tous les collèges de France ! Il abandonne bientôt. Il reprend la plume, qu'il a pointue. Il éreinte Victor Hugo, il éreinte les bacheliers (il a vu les « cancre » faire leur

debut. Il a enchaîné deux ans. Il meurt, et son exécuteur testamentaire est Hector Malot. Funérailles imposantes et tumultueuses.

EN 1914, dans une cérémonie au Père Lachaise, discours de Courtieline, de Georges Lecomte...

En 1941, c'est la revanche : Gaston Gille soutient deux thèses sur Jules Vallès devant M. Daniel Mornet, président des deux jurys, et MM. Jean Pommier et Maurice Levaillant, rapporteurs.

☆☆☆

« TELLE est la substance de l'œuvre vallésienne. Il s'en dégage de terribles leçons : pour les parents, dans l'« Enfant » surtout ; pour les éducateurs dans le « Bachelier » ; pour les sociologues et les législateurs dans les « Réfractaires » ; pour les hommes d'Etat enfin, dans la seconde partie de « l'insurgé ».

Gaston GILLE

Lisez Jules Vallès. Le pouvoir de son style ébranle les nerfs du plus aguerri, du plus désillusionné. Un style indélébile, qui s'inscrit au fer rouge sur les fesses du gosse, sur le ventre du bachelier, sur le front de l'insurgé. Jules Vallès n'attend pas l'inspiration, elle hurle dans ses pages.

Lisez-le. Demain vous aurez une conscience.

Une enquête de Flash sur le « genre policier »

VOUS PIGEZ... LES PIGEONS ?

AU même titre que le chewing-gum, le be-bop, les Westerns et la Vespa, le roman policier est une des composantes de la civilisation moderne. Les titres se chevauchent, les titres se multiplient, les lecteurs se trouvent partout et à tous les âges.

Conditions du buiness

Le roman policier accroche, détend, entraîne, envoûte et ne lâche plus.

Le roman policier prend toujours, pourvu qu'on accepte de le prendre, car il fait appel à un sentiment permanent et élémentaire de notre être : la peur, la défense vitale.

Des genres littéraires qui réussissent toujours sont ceux qui s'adressent à nos sentiments les plus primitifs, liés à l'expression de la vie : l'amour, la curiosité, la peur. Témoins les romans sentimentaux ou d'anticipation. Ce sont toujours des valeurs commerciales sûres. Ils ont leurs lecteurs attirés.

Le roman policier tire sa vogue universelle de la création d'une atmosphère d'an-

goisse, où la communion s'instaure entre le lecteur et les personnages. Cette angoisse est un sentiment élémentaire, parce qu'elle est liée à l'instinct vital, qui, par réflexe de sympathie, se trouve attaqué dans le récit. On a vérifié que les pulsations du lecteur sont plus rapides aux moments les plus dramatiques : la peur, c'est le premier réflexe de l'instinct de conservation.

Ça, c'est du bidon !

LE roman policier pur est celui qui fait appel uniquement à la peur, la fait monter par une construction sans fêlure, et la dissout progressivement par la déduction.

On ne peut plus dire que ce genre existe réellement, sauf peut-être dans la Collection du Masque. Le roman d'aujourd'hui ajoute à la culture de la peur la recherche

de l'évasion, soit dans les psychologies brutales, soit dans des milieux spéciaux. Il ne crée plus, insensiblement, une atmosphère. Il cogne sur la table, au moyen de surhommes ou de descriptions sanglantes. Il triche. Ce n'est plus simplement un roman policier, c'est un roman d'action, et il ajoute un élément adventiste qui ne lui est pas nécessaire.

Le type pur du roman policier est le genre classique anglais, où, dans une villa tranquille de la gentry, éclate soudainement le drame. On a, si l'on veut, tous les éléments du problème, mais dispersés comme les morceaux d'un puzzle. Aussi Ellery Queen, dans la collection l'« Empreinte », arrête-t-il le récit à un moment donné et demande au lecteur de trouver lui-même la solution. On ne trouve pas, évidemment, mais, lorsqu'il l'auteur dénoue le problème, on s'aperçoit qu'on avait négligé un détail, et qu'une lecture plus attentive vous l'aurait

fait remarquer. Du moins, c'est la réaction du lecteur vexé.

Ce genre classique est celui de S.A. Steermann, d'A. Christie, de Flecher. Il crée souvent une très forte impression d'angoisse, dans « l'Assassin habite au 21 », ou « Dix petits nègres ». C'est une angoisse intellectuelle provoquée par la débâcle d'une solution qui, en se refusant, alourdit le mystère.

Les lecteurs d'aujourd'hui ne se satisfont plus de ces savantes émotions progressives. Il leur faut une évasion rapide et brutale. A l'époque des stock-cars, il faut des émotions fortes.

Salade « maison »

AUSSEI le genre actuel préfère-t-il l'horreur directe à la terreur dosée. Il nous place d'emblée dans le monde du crime, avec des descriptions d'une précision hallu-

(SUITE PAGE SIX)



Photos



LES FORMATS

LES constructeurs offrent à l'amateur un certain nombre de formats, qui correspondent à des usages déterminés. Il est bon d'en connaître les possibilités.

24 x 24 m/m et 24 x 36 m/m.

Ce sont les plus petits formats usuels : ils donnent des clichés standard de 35 m/m, film qui est vendu soit au mètre, soit en cartouches de vingt à trente vues.

Ces appareils, généralement sans soufflet, présentent de gros avantages :

— ils sont avant tout peu encombrants, légers, et très maniables, ce qui permet de les avoir souvent sur soi : sport, voyages etc.

— ils ont aussi leur mise au point facilitée du fait de leur courte distance focale : elle peut être faite avec moins de rigueur que dans les autres appareils.

Mais ces vues exigent d'être agrandies : d'ailleurs, grâce à la finesse du grain des films, on obtient couramment de bons agrandissements de l'ordre de cent fois en surface.

4,5 x 6 cm.

Il permet d'obtenir seize vues sur une bobine de 6 x 9. Il est léger et peu encombrant : il permet de garder les épreuves sans les agrandir. (ce qui est tout de même un peu petit).

Ce format ne connaît pas un grand succès : en effet ses avan-

pas très artistique, mais il ne nécessite pas d'agrandissement. Il connaît une grande vogue, grâce aux avantages des appareils de type « reflex », qui comprennent un verre dépoli permettant une mise au point précise, rapide, et un cadrage facile ; ils permettent en outre une cadence ultrarapide des prises de vue et c'est ce qui les a fait adopter des reporters.

6 x 9 cm.

Nous arrivons enfin au populaire 6 x 9 qui représente la grande majorité des appareils en usage. Il nous donne la belle épreuve qui nous connaissons tous, d'une taille très suffisante (ce qui n'exclue pas la possibi-

lité d'agrandissement). Mais il ne permet que la prise de huit vues, et la mise au point nécessite des données précises. S'en servent surtout ceux qui font peu de photo ou n'en font que pour l'album de famille. C'est donc l'appareil des souvenirs et des promenades dominicales.

Enfin, notons pour mémoire l'antique 9 x 12, que l'on ne fabrique plus, mais encore en usage chez nos (grands) parents.

Voilà brossé rapidement un tableau des formats les plus courants. Il en existe d'autres : du 8 x 11 m/m au 18 x 244 cm. des portraitistes. Mais ils sont d'un usage très particulier.

Le Technicien de service.

L'HOTEL DU VAL D'ARLY

Nous devons souligner le côté original de « L'hôtel du Val d'Arly », non pas pour le sujet, banal en lui-même, mais pour l'impression générale, un peu irréelle : ce contre-jour nous donne l'illusion d'une légère couche de neige sur l'ensemble du paysage. Sans l'arbre du premier plan, on croirait voir une maquette ou un jouet.

Le contre-jour est en général assez difficile à réussir, mais il confère à la photo de l'originalité et du cachet. Vous remarquerez d'ailleurs que les professionnels (revues) l'utilisent beaucoup.



Flashes sur le monde scolaire

La Bibliothèque nationale qui, sous l'impulsion de M. Julien Cain, son administrateur général, est devenue une des plus belles et des plus modernes du monde, bénéficie cette année encore de nouvelles améliorations.

Le département des cartes et des plans a subi des transformations et vient d'être réorganisé : il est maintenant doté de tous les perfectionnements modernes.

De plus, pour pouvoir loger toutes les collections et « caser » l'apport régulier des publications au dépôt légal, on est en train de construire cinq nouveaux étages, ce qui portera à dix le nombre total d'étages de notre Bibliothèque Nationale.

La population universitaire de Paris équivaut à celle d'une préfecture de moyenne importance : 60.000 étudiants, dont les deux tiers vivent en dehors du milieu familial.

Actuellement, l'équipement hospitalier de l'Université de Paris, malgré l'immense progrès social et sanitaire accompli en France depuis le début du siècle, demeure insuffisant. En pratique, l'hôpital refuse un malade sur trois qu'il aurait vocation de recevoir. Ces malades refoulés sont le plus généralement dirigés sur l'Assistance Publique. On compte ainsi que 150 lits de l'Assistance Publique sont occupés par des malades provenant de l'Hôpital Universitaire.

Le Conseil Municipal de Paris s'est saisi du problème. Aux termes de ses conclusions, un hôpital de 350 lits s'rait érigé, comprenant 100 lits de médecine générale, 40 lits de médecine tropicale, 20 lits de contagieux, 70 lits de pédiatrie et 30 lits de maternité.

On a prévu un budget de construction de deux milliards.

+ Les congés de Noël et de Pâ-

matériels de l'Université, donc des crédits budgétaires, et réforme de l'enseignement, avec cycle commun et scolarité jusqu'à 18 ans.

+ L'isolement des Etudiants provoque la « morbidité mentale ». La Mutuelle s'emploie à la création de « bureaux d'aide psychologique » ainsi que de cliniques de psychiatrie. Principal moyen d'action : construction de 250 à 300 chambres par an.

+ Les professeurs de français et de langues anciennes rappelant leur hostilité à l'institution d'un cycle d'essais et d'orientation, considère que l'enseignement secondaire doit être maintenu dans son intégrité, quitte à instituer à la fin des Etudes primaires des stages d'observation dirigés par des professeurs du second degré.

+ La fédération de l'Education nationale a repoussé à l'unanimité le projet gouvernemental de réforme de l'enseignement. Elle entend lui substituer une réforme qui comprendrait notamment la prolongation jusqu'à 18 ans de la scolarité obligatoire, en trois étapes : (élémentaire (commune à tous les enfants), observation et orientation, et formation.

+ M. Jean Berthoin demande à tous les maîtres de développer le sens moral et civique de leurs élèves. « Le mal dont nous souffrons n'est pas tant caractérisé par l'engorgement des tribunaux que par une sorte de détachement sensible à l'égard de la vie civique et morale, et de ses plus hautes exigences ».

LE COIN DU POETE

LE PRINTEMPS

Le printemps est un fou
Qui vous prend par la main
Vous fait prendre le train
Et vous mène partout.

4,5 x 6 cm.

Il permet d'obtenir seize vues sur une bobine de 6 x 9. Il est léger et peu encombrant ; il permet de garder les épreuves sans les agrandir. (ce qui est tout de même un peu petit).

Ce format ne connaît pas un grand succès : en effet ses avantages ne sont pas très appréciables.

6 x 6 cm.

Avec lui, on entre dans la catégorie des grands formats. On obtient douze clichés sur bobine de 6 x 9. Ce format carré n'est



Répondant à notre invitation du précédent numéro, quelques amateurs nous ont fait parvenir des vues, pour la plupart des paysages. Nous les en remercions, et nous souhaitons que ces envois se multiplient.

Nous publions deux vues transmises par J.L. du Lycée d'Aumale. Ces souvenirs de vacances présentent un intérêt photographique certain.



SAINT MILES LA CHAPELLE

« St Miles la Chapelle » constitue une vue des plus classiques, avec son arbre à droite, et le sujet, se détachant sur le ciel. Le

point de vue, bas par rapport au sujet, a eu pour effet de déformer quelque peu l'ensemble et de rapetisser le clocher, qui perd ainsi un peu de sa noblesse.

prenant 100 lits de médecine générale, 40 lits de médecine tropicale, 20 lits de contagieux, 70 lits de pédiatrie et 30 lits de maternité.

On a prévu un budget de construction de deux milliards.

+ Les congés de Noël et de Pâques. Les classes vaqueront, à Noël, du vendredi 23 décembre au soir au mardi 3 janvier au matin ; à Pâques, du Samedi 24 Mars, au soir, au Lundi 9 Avril au matin. Il n'y aura pas de congé au Mardi-Gras, mais les classes vaqueront à nouveau à la Pentecôte.

+ Douze pays ont participé à la réunion de l'UNESCO, qui collaborera plus étroitement avec les mouvements de Jeunesse ; intensification de l'éducation sociale, civique, internationale ; réalisation à travers le monde d'expériences-témoins.

+ L'Union et la Mutuelle des Etudiants veulent améliorer les conditions de vie et de travail dans l'université : allocations d'études, augmentation des moyens

LE COIN DU POÈTE

LE PRINTEMPS

Le printemps est un fou
Qui vous prend par la main
Vous fait prendre le train
Et vous mène partout.

C'est plus que de la joie, c'est
[de l'ivresse]
On prend les objets avec maladresse
[dresse]
On se vautre dans le tendre herbage
[bague]
Comme un oiseau dans l'eau de sa cage.

Tout le monde est de la fête
Depuis la frêle paquerette
Jusqu'à la poule qui caquette
Et au perroquet qui répète.
Quand tombe la triste nuit
On n'entend plus un seul bruit
C'est le repos du printemps
Des montagnes et des champs.

MAZON Gilbert
(Elève de cinquième)

LA PLUIE

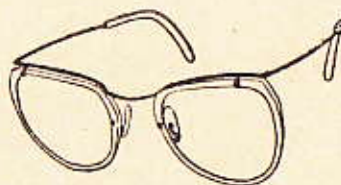
La pluie des routes, des chemins
La boue qui coule et qui englu
Nos pieds, nos âmes, nos mains
La boue des cœurs, la boue des rues
La pluie qui coule sur nos fronts
Et sur les épaules nues
Du gieux couvert de haillons
La boue des cœurs, la boue des rues
La pluie froide des grandes nuits
La misère des pieds nus
Glacés dans la boue, la pluie
La boue des cœurs, la boue des rues

LE BALAYEUR

Il balaye la boue, la fange
Les détrit, les peaux d'orange.
Tristement les bouches d'égoût
Regardent le ciel gris des villes
Couleur de quelque noir dégoût
Des choses ignobles et viles.
Il balaye sans sourciller
Les détrit, les peaux d'orange
Il balaye, c'est son métier.

Michèle PETIT et Julien CUSSEAU

Tiré des « DESABUSES »
Ed. Guilhaumain (Alger)



Demain comme hier
une lunette

Ch. Santraille

demeure synonyme de

PRÉCISION - CONFORT - ÉLÉGANCE

La Première et la plus importante Maison d'Optique
du département

par son matériel ultra-moderne
ses techniques scientifiques
son choix considérable en verres et montures

**Jumelles-Compas-Boussoles-Baromètres-Loupes
Instruments d'optique des Meilleures Marques**

Tél. : 42-38 — 2, Rue de la Concorde, 2 — C.C.P. 141.34

Vous pigez... les pigeons ?

(SUITE DE LA PAGE QUATRE)

cinquante, des brutalités soigneusement détaillées, une sentimentalité de brutes, une psychologie de superman ne s'embarrassant pas des contingences.

Prenez un milieu de « durs », détachez-en le « café », laissez à l'arrière plan les hommes de main rongés de jalousie, et prêts à « doubler » leur chef, mettez des mitraillettes dans les mains de tout le monde. Situez dans un immeuble luxueux, avec un concierge abruti et un escalier dérobé ; parsemez de jolies filles peu farouches, de courses à tombeau ouvert en Chrysler, de téléphones blancs, ajoutez-y deux ou trois policiers véreux, saupoudrez de chasse à l'homme, de règlements de compte. Noubliez surtout pas le détective privé (le superman) assis les pieds sur son bureau, entre son artillerie lourde et quelques bouteilles de Scotch (le whisky ne semble pas faire l'affaire). Introduisez au bon moment la bagarre à mort. Agitez violemment si vous le voulez : les éléments reprendront toujours la même disposition. Il y aura fatalement des cadavres dans les placards ou le frigidaire, les « souris » seront venimeuses, et le superman, déjouant les obstacles dressés par la police et les méchants garçons, aura le dernier mot. Tel est le contenu moyen du roman policier d'aujourd'hui.

A vrai dire, ce n'est plus du roman policier, au sens où on l'entendait autrefois. Les coordonnées du crime, l'atmosphère où vivent les durs intéressent l'auteur autant que le crime lui-même. Il n'y a plus, à proprement parler, d'enquête à laquelle participerait le lecteur. Celui-ci, connaissant le crime du côté du criminel, n'ignore rien des coupables. Il observe plutôt avec goguenardise les efforts des policiers pour découvrir ce qu'il connaît déjà lui-même.

Le roman policier est devenu un roman d'atmosphère : le genre est beaucoup plus facile, car il

a assuré son succès. Il aboutira, s'il continue son évolution, à une longue suite incohérente de cris et de violences et rassasiera les lecteurs les plus affamés.

Il en est de même en d'autres domaines. « Don Camillo » fut un bon film, et aussi « Pain, Amour et Fantaisie ». De même qu'Eddie Constantine fut sensationnel dans « La Môme Vert-de-Gris ». Mais ce succès ayant encouragé les producteurs à reproduire plusieurs fois la même formule, on a moins ri la deuxième fois ; et, à la troisième, on est resté froid. Il ne faut pas abuser des meilleures choses.

C'est ce qui s'est produit pour le roman noir. Ce fut une révélation, cela devint une mode, c'est devenu une avalanche, cela deviendra une nausée. Et ayant (presque) canalisé toute la production de romans policiers, le genre noir épuisera le genre après l'avoir alimenté.

« Casse-cou » devraient se dire les producteurs, pensera-t-on ! Ils producteurs, pensera-t-on ! Ils n'ont qu'à ménager leurs effets, comme de bons comédiens. L'horreur continue, avec des cadavres à toutes les pages, finit par faire rigoler, ce qui, pour le genre noir, est un succès tout relatif.

Cette discipline serait possible si nous étions en face d'écrivains attentifs aux réactions de leur public. Hélas ! les auteurs de romans noirs s'apparentent davantage à des commerçants qui écoulent leur camelote jusqu'à saturer le marché, ou à des chercheurs d'or qui fouillent dans la Roche jusqu'à l'épuisement du filon. En l'occurrence, il y a un filon à exploiter, très rentable : le goût des émotions fortes, porté de nos jours à son paroxysme (pour quelles raisons... ceci est une autre histoire). L'avalanche de romans noirs que nous constatons n'est que la commercialisation d'une tendance humaine (comme la pornographie ou les stupéfiantes) le sont sur d'autres plans). Et le lecteur de ces romans se trouve être le

La symphonie éternelle

(SUITE DE LA PAGE TROIS)

sur le passage des cortèges et des défilés etc., etc., »

(Ça y est, Je la tiens. Aucune réaction des nerfs moteurs ? Parfait. Ça suffit. Coupons le contact).

« Je vous attends demain, mademoiselle. Jusqu'à minuit s'il le faut. Vous viendrez, n'est-ce pas ? Est-ce que j'apporte un mouchoir ou un bouquet de fleurs ?... »

— (Très originale et déjà loin) : « N'apportez rien ! »

Deuxième mouvement

« Allegro ma non troppo »

Le deuxième mouvement dure de trois semaines à six mois. Il essaie encore d'en « tirer » tout ce qu'il a déjà raconté aux copains qu'il en avait tiré. Dans l'ensemble, monotone. Elle fait des fautes d'orthographe. Dès qu'il est tendre, elle est muette. Elle ne répond pas à ses lettres brûlantes. Quand il la prend par le cou, elle dit qu'il abîme sa mise en pli.

Finale

1) Solennel. 2) Moderato

REF. le finale, c'est la rupture. C'est toujours un peu marrant. Elle vient, en trombe, annoncer en deux mots : « Mes parents... Ça ne peut plus durer... J'ai le bac etc., » Mais, convention : « Restons bons copains ». Lui ça l'énerve. Elle veut repartir tout de suite, son amie

l'attend toute proche et gênante. Lui, je ne peux pas dire comment il peut être. Les garçons ne sont jamais les mêmes devant l'évidence. Mais souvent il serre les dents, fronce le sourcil, et essaie de ressembler à Jean Marais. Ou bien il fait l'abattu, le bouleversé, pour se faire plaindre. Il se doute que s'il essaie de rigoler, il va avoir l'air fin. Au « restons bons amis », il fait un signe évanescent de la main, le geste du désinvolte blasé.

Il s'éloigne à grands pas, comme si quelque chose d'important et de pressé l'attendait. Ou bien il part en fiantant, indifférent.

Enfin, les premiers jours (trois ou quatre), ça l'ennuie. Comment, une fille de rien, il n'était pas capable de la séduire plus longtemps, etc., !

Mais s'il a la chance d'être second en dissertation, ou d'avoir un 18 en maths, c'est vite oublié, cette sensation de ridicule qui accompagne toujours la convalescence. Il pense bientôt : « Eh, eh ! Cinq mois ! C'est bien ! » ou « — Lui ai-je assez menti. La plus dupe, c'est elle ».

Bref, il dira à tout le monde son système : « Ya qu'un moyen, un seul... Elles sont toutes les mêmes... » (Et ils sont tous pareils !).

Et les copains lui diront : « Elle ? C'était une ci... Peuh !... Et puis avec ça... »

Les limites humaines

DE ZAPOTECK À IHAROS

REVENANT encore, trop de gens considéraient Zapotek comme un phénomène. Ses victoires et les temps qu'il établissait faisaient sourire, mais ce n'étaient que des sourires réserves, sourires qui l'on accoté à l'annonce d'un miracle.

Mais actuellement, beaucoup de ses records sont vides, approchés, dépassés, malgré les améliorations que lui-même y apporte. La certitude que son nom disparaîtra peu à peu des tablettes mondiales est quasi-réelle.

Zapotek a été assez longtemps le maître incontesté des distances allant de 5.000 mètres aux 25 kilomètres. Peu à peu, d'autres athlètes ont grignoté ses temps, et le plus remarquable détenteur actuel du record des 5.000 mètres est Sandor Iharos. Comment pouvait-on concevoir que la performance d'un phénomène soit améliorée de plus de 17 secondes en un an, performance établie par étapes, ce qui prouve bien que Iharos n'est pas non plus un « phénomène ».

LE RECORD des 5.000 METRES

DEPUIS 1954, on a pu observer une véritable chute du temps de ce parcours. Quelques athlètes se le sont arraché en l'espace d'un mois, d'une semaine.

Voici d'ailleurs comment s'est effectuée cette chute.

Avec 13' 57" 2/10, Zapotek bat en 1954 le record du 5.000 mètres qu'il détenait depuis 1942 Grunder Haegg. Ce fut le signal : Kuts (Russie), peu après, réalisa aux championnats d'Europe 13' 52" 6/10, et une semaine après, Chataway (Angleterre) le lui ravit en 13' 51" 6/10 ; mais, quelques jours après, un Kuts acharné reprend son bien en 13' 51" 2/10.

En 1956, le jeune Iharos, dès ses premières courses, accomplit la distance en 13' 50" 8/10. Kuts, croyait-on, était battu : c'était mal

JAZZ

Disques Nouveaux

De cette musique que l'on appelle jazz, le premier instrument n'est certes pas le violon, ni le piano ; ni même le saxophone. Mais bien la trompette.

Cela parce que c'est elle qui lui a donné ses lettres de noblesse — c'est à Louis Armstrong que je

LES LIVRES

Vient de paraître

Roman - Récits - Nouvelles

— La cour des miracles, par Jean Fougère. Ed. Albin Michel 540 »

— Les moustiques, par Bruno Gay Lussac Ed. Gallimard 590 »

— Les aristocrates, par Michel de

lecteur. Celui-ci, connaissant le crime du côté du criminel, n'ignore rien des coupables. Il observe plutôt avec goguenardise les efforts des policiers pour découvrir ce qu'il connaît déjà lui-même.

Le roman policier est devenu un roman d'atmosphère : le genre est beaucoup plus facile, car il est plus simple de décrire les habitudes des mauvais garçons que de construire une déduction savante et indiscutable. Si, dans un cas, on peut parler de rigueur mathématique, dans l'autre, il ne peut y avoir que de la Littérature de Grand-Guignol (le genre classique de l'horreur) ou même tout simplement de la prose de journalisme à sensation (« Du sang à la Une »).

Il y a souvent un parti pris d'argot tel qu'on peut considérer ces ouvrages comme des documents sur le milieu, plus que comme des œuvres littéraires. Sans parler de « Touchez pas au Grisbi », de « Razzia sur la chnouf ». Des titres comme : « Comment qu'elle est ?... Qu'est-ce qu'on déguste !... Et ta sœur ? comportent tout un programme. Nous abordons un milieu de « durs » qui parleront un langage de « durs » et agiront comme tels.

C'est le monde noir qui se déroule sous nos yeux. L'ambiance, les consciences, les joies, l'humour, les dialogues, même l'amour, tout est ténébreux et comme trempé dans une nuit d'encre. L'amitié, la confiance, le bonheur de vivre sont bannis de ce monde d'épouvante où la seule loi qui compte, c'est le « struggle for life ».

N'en jetez plus !

CERTES le genre est saisissant, pour peu qu'on se laisse faire. Jamais, peut-être, de telles facilités n'avaient été apportées au besoin d'évasion (1). Mais le succès foudroyant d'une telle formule aligne tous les essais les uns sur les autres, et, finalement, les auteurs de romans noirs se répètent désespérément. Ils ne se renouvellent plus. Il est possible que le roman policier soit tué par ce qui

à son paroxysme (pour quelles raisons... ceci est une autre histoire). L'avalanche de romans noirs que nous constatons n'est que la commercialisation d'une tendance humaine (comme la pornographie ou les stupéfiantes) le sont sur d'autres plans). Et le lecteur de ces romans se trouve être le « pigeon » d'une opération largement payante. On le frappe au-dessous de la ceinture, et il « crache ». Les coups s'appellent : « La peur au ventre, Pendez-moi haut et court, Tendre femelle, Minute, fossoyeurs ! » Ils portent tous, et d'innombrables pigeons y laissent d'innombrables plumes.

Changez de crèmerie

JUSQU'A ce qu'un jour ce soit « La Barbe ! », et que la saturation provoque le dégoût, le désir d'autre chose. A ce moment, le « pigeon » aura « pigé ». Il aura compris que cette « littérature » est un des aspects de la technique moderne d'abrutissement : lecture trop facile qui décourage d'aborder des œuvres de valeur ; connaissance utopique d'un milieu « noir » pour les besoins de la cause, trahison d'un langage parlé qu'on a voulu transcrire à grands renforts de dictionnaires de la « langue verte », sottise invraisemblable de psychologies bestiales et « tordues », naïveté d'une brutalité gratuite et bovine, lâche perpétuelle des sollicitations, les plus obscures du subconscient du lecteur, et aussi, dépense légère, mais qui, répétée, écornent largement un budget d'étudiant.

Il y a bien des centres de production d'« histoires authentiquement vécues ». A l'intention des magazines féminins. Pourquoi n'y aurait-il pas d'usines de fabrication à la chaîne de romans Noirs ? Essayez de l'envisager, et vous verrez comme c'est vraisemblable ! Là-dessus, vous bondirez dans un coin jusqu'alors méprisé de votre bibliothèque, et vous retrouverez avec bonheur Agatha Christie et son Hercule Poirot. Vous aurez entrevu la lumière au bout du tunnel, (où tout est noir, évidemment), et vous serez vite désintoxiqué.

Bill Creveur de bulles

De cette musique que l'on appelle jazz, le premier instrument n'est certes pas le violon, ni le piano : ni même le saxophone. Mais bien la trompette.

Cela parce que c'est elle qui lui a donné ses lettres de noblesse — c'est à Louis Armstrong que je songe — et aussi parce qu'elle est le plus expressif de tous les instruments.

Nous vous présenterons ce mois-ci deux trompettistes que beaucoup considèrent actuellement comme des meilleurs. Il s'agit de Miles Davis, et de Clifford Brown.

Lors d'un de ses récents passages à Paris, Clifford Brown devait graver pour « Vogue » quelques œuvres de Gryce. Pour ces enregistrements, il était accompagné de Gigi Gryce lui-même, et de quelques musiciens français tels que Henri Renaud, Jean Louis Viale et Bernard Michelot.

Les meilleurs passages sont sans aucun doute « Strictly Romantic », « No start, no end », et « Minority », où Gryce et Brown donnent le meilleur d'eux-mêmes.

Les musiciens français ne font pas moins preuve de virtuosité, tels Henri Renaud dans « Salute the band box » Jean Louis Viale et Pierre Michelot dans « Baby ».

Quant à Miles Davis, on peut l'entendre, accompagné de Jay Jay Johnson, d'Art Blakey et de Jimmy Heath. Les morceaux qu'ils interprètent sont des classiques du jazz. Blakey nous démontre qu'il n'a rien à envier à Max Roach, et Jay Jay Johnson qu'il demeure le meilleur joueur actuel de trombone.

— Gigi Gryce - Clifford Brown Sextet.

Disque Vogue. L.D. 175.

— Miles Davis - Disque Vogue. Vol. 2 - L.D. 172.

Ces disques sont en vente chez

G. BOUCHET

Diplômé de l'Ecole Centrale de T.S.F. de Paris

17, Rue Rohault de Fleury, 17
CONSTANTINE

Téléphone : 42-15

Demandez les nouveaux catalogues

Roman - Récits - Nouvelles

— La cour des miracles, par Jean Fougère. Ed. Albin Michel 540 »

— Les moustiques, par Bruno Gay Lussac Ed. Gallimard 590 »

— Les aristocrates, par Michel de Saint Pierre. Ed. la Table Ronde 620 »

— Le mépris, par Alberto Moravia. Ed. Flammarion 650 »

Essais - Littérature - Théâtre

— André Gide, l'enchaîné, par Maurice Marsalet. Ed. R. Picquot (Berdeaux) 390 »

— Œdipe - Roi - Roméo et Juliette, par Jean Cocteau Ed. Plon 420 »

Philosophie

— Histoire des doctrines politiques, par G. Mosca. Ed. Payot 1.200 »

Histoire

— La restauration, par Bertier de Sauvigny. Ed. Flammarion 1.150 »

— La République triomphante (1893-1906), par Jacques Chastenet Ed. Hachette 900 »

Beaux Arts - Luxe

— La fresque florentine, par Pierre Poirier. Ed. Albin Michel 1.500 »

— Henri Matisse, par Gaston Diehl Ed. Tisné 4.900 »

Ces livres, ainsi que tous ceux que vous aimez, sont en vente chez

CHAPELLE

1, Place d'Orléans. — CONSTANTINE

FLASH

Le numéro 30 Fr.

Abonnements

pour l'année 250 Fr.
de soutien...

à partir de ... 500 Fr.

à adresser provisoirement

M. HEBERLE Jean-Claude

36, rue Rouget de Lisle, 36
CONSTANTINE

championnats d'Europe 13' 52" 6/10, et une semaine après, Chataway (Angleterre) le lui ravit en 13' 51" 6/10 ; mais, quelques jours après, un Kuts acharné reprend son bien en 13' 51" 2/10.

En 1955, le jeune Iharos, dès ses premières courses, accomplit la distance en 13' 50" 8/10. Kuts, croyait-on, était battu ; c'était mal le connaître : un extraordinaire volonté lui permettait de reprendre le record avec 13' 46" 8/10. Mais, peu après, Iharos, avec une déconcertante facilité, s'en empara une nouvelle fois, et en un temps remarquable : 13' 40" 6/10.

LE PHENOMENE N'EXISTE PAS

COMMENT pouvait-on croire qu'il y ait tant de phénomènes ? Car il n'y a pas seulement Iharos, Kuts, Chataway. D'autres, à quelques secondes seulement, sont susceptibles de s'emparer de ce record. Ce sont les hongrois Tabori et Szadko, les britanniques Chataway et Pirie, l'australien Stephens et le polonais Chromick.

Les successives améliorations du 5.000 mètres, qui tend à passer dans le demi-fond, sont la conséquence d'un entraînement régulier et intensif (4 à 6 heures par jour) entraînement dirigé par un instructeur qualifié.

Il serait faux et inapte d'attribuer aux conditions naturelles immédiates de ces hommes les résultats auxquels ils sont arrivés.

On ne peut fixer les limites de l'organisme humain. Les ressources de l'homme sont inconnues.

JUGEONS D'APRES LES TEMPS

1.500 mètres : 3' 40" 8/10

3.000 mètres : 7' 5" 6/10

2 miles : 8' 53" 4/10

3 miles : 13' 14" 2/10 (l'ancien record de Chataway 13' 23" étant pulvérisé).

La place que prend Sandor Iharos dans l'athlétisme mondial est bien plus grande que celles qu'avaient prises eux-mêmes Grunder Haegg et Zatoeck.

Qui lui succèdera ? Lui-même, peut-être, car il est encore très jeune.

J.P. HASSAM